

1972

Le Role de l'Amour dans Certains Romans de Balzac

Le Lien

Eastern Illinois University

Recommended Citation

Lien, Le, "Le Role de l'Amour dans Certains Romans de Balzac" (1972). *Masters Theses*. 3904.
<https://thekeep.eiu.edu/theses/3904>

This is brought to you for free and open access by the Student Theses & Publications at The Keep. It has been accepted for inclusion in Masters Theses by an authorized administrator of The Keep. For more information, please contact tabruns@eiu.edu.

LE ROLE DE L'AMOUR DANS CERTAINS ROMANS

DE BALZAC

(TITLE)

BY

Le Lien

THESIS

SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS
FOR THE DEGREE OF
Master of Arts

IN THE GRADUATE SCHOOL, EASTERN ILLINOIS UNIVERSITY
CHARLESTON, ILLINOIS

1972

YEAR

I HEREBY RECOMMEND THIS THESIS BE ACCEPTED AS FULFILLING
THIS PART OF THE GRADUATE DEGREE CITED ABOVE

May 10, 1972
DATE

May 11, 1972
DATE

TABLE DES MATIERES

. . .

LE RÔLE DE L'AMOUR DANS CERTAINS ROMANS DE BALZAC

| | | |
|-----|---|----|
| I | Définition: Concept de l'amour chez Balzac | 1 |
| II | L'amour charnel dans <u>Le Lys dans la Vallée</u> | 3 |
| III | L'amour paternel dans <u>Le Père Goriot</u> | 19 |
| IV | L'amour de l'argent dans <u>Eugénie Grandet</u> | 29 |
| V | Conclusion | 39 |

Les thèmes de l'amour occupent une place importante dans La Comédie Humaine de Balzac. Ils sont si multiples et d'une telle authenticité que l'on est tout de suite rappelé par eux à ses propres amours. "L'amour qu'il dépeint va du plus virginal au plus libidineux, de celui qui inspire à des prostitués les dévouements les plus sublimes à celui qui transforme l'homme en un pantin hébété."¹

Comme l'étude de l'amour chez Balzac est un thème trop vaste je vais essayer de montrer dans cette thèse le rôle que joue l'amour dans Le Lys dans la Vallée, Le Père Goriot et Eugénie Grandet. J'ai choisi ces trois romans parce qu'ils représentent des aspects différents d'amour. Dans le premier, nous avons l'amour entre une jeune femme mariée et un jeune homme et la sublimation de cet amour. C'est presque une autobiographie de la jeunesse de Balzac avec Mme. de Berny, son premier amour. Dans le second, c'est l'amour paternel poussé à l'extrême, qui loin d'avoir une action bienfaisante amène la mort du père dans la plus complète misère. Ses deux filles qu'il aime "plus que Dieu même" ne cherchent qu'à lui soutirer de l'argent et ne se donnent même pas la peine de se montrer à son enterrement. Dans le troisième, l'amour de l'argent est si grand qu'il devient une idée fixe chez Grandet. Cette force vive agit alors comme un cancer qui ronge et détruit tout autour de lui, même les êtres qui lui sont les plus chers, sa femme et sa fille Eugénie.

¹ André Maurois, Prométhée ou la vie de Balzac (Hachette, 1965), p. 437.

Bien que Balzac soit un réaliste, il est un grand idéaliste en amour.² Pour lui l'amour est une combinaison du sentiment de l'infini et du beau idéal qui se révèle sous une forme visible. D'après Balzac on peut distinguer trois moments principaux dans l'amour. Le premier est le moment du désir, à base sexuelle et entretenu par des émotions physiques. A ce stade les sens sont maîtres et tyranniques. Vient ensuite le moment de la passion qui au contraire du désir passager et intermittent est continué et durable. Quand un désir a atteint une certaine intensité et a réussi à se fixer sur un objet déterminé, on peut dire qu'il devient passion.³ La passion est alimentée par de nombreuses émotions, toujours renaissantes, mais elle est plus que les émotions, elle les dépasse et les explique tout ensemble. Enfin le troisième stade est le moment du sentiment proprement dit, de l'amour pur. A mesure que l'on s'élève du désir à la passion et de la passion à l'amour, l'affection se purifie de plus en plus. Les jouissances physiques sont abaissées au niveau du corps et cèdent aux jouissances spirituelles. L'amour entre deux êtres tend à devenir alors un amour d'âme à âme.⁴

²Honoré de Balzac, Un Prince de la Bohême, tome XVIII, p. 186.

³Muriel Ferguson, La Volonté dans La Comédie Humaine de Balzac (Paris: Librairie Georges Courville, 1935), p. 230.

⁴Ibid., p. 232.

Le Lys dans la Vallée nous offre un bon exemple de l'amour qui passe de l'émotion au sentiment. C'est l'histoire amoureuse d'un jeune homme à peine sorti de collège, Félix de Vandonosse, et d'une femme mariée, la comtesse Henriette de Mortsauf. L'amour de Félix commence par une subite et violente émotion qui engendre en lui un irrésistible désir. La rencontre inattendue avec l'idole de son coeur lui fait éprouver des sentiments totalement inconnus jusqu'ici. "Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois. . . . Je fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies. . . . Mon imagination courut comme en de frais sentiers, tout me fit perdre l'esprit."⁵ Ne pouvant résister à ses primitives impulsions, il se jeta sur ces belles épaules et les baisa. La belle Mme. Mortsauf poussa un cri perçant et s'en alla en jetant sur Félix un regard offensé.. Le jeune homme éprouva alors une sorte de honte; il

⁵Honoré de Balzac, Le Lys dans la Vallée, (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), p. 26.

resta tout hébété, "savourant la pomme qu'il venait de voler; gardant sur ses lèvres la chaleur de ce sang qu'il avait aspiré et suivant du regard cette femme descendue des cieux."⁶

Il ressent alors le sentiment le plus vif d'amour et "aimait soudain sans rien savoir de l'amour."⁷ Félix lui-même est surpris de ce sentiment d'amour. "N'est-ce pas une étrange chose que cette première irruption du sentiment le plus vif de l'homme? . . . Existe-t-il donc une heure, une conjonction d'astres, une réunion de circonstances expresses, une certaine femme entre toutes, pour déterminer une passion exclusive, au temps où la passion embrasse le sexe entier?"⁸

Nous voyons ensuite que cet amour, loin de se dissiper en l'absence de la personne aimée, se fortifie et devient de plus en plus impérieuse et pressante. La mélancolie s'empare de lui alors car il ne sait comment retrouver l'inconnue, ne sachant ni son nom, ni à qui parler d'elle.

Le désir va ensuite donner naissance à l'amour. Cette passion n'est plus simplement une chose physique; elle se nourrit

⁶Ibid., p. 27.

⁷Ibid.

⁸Ibid.

d'intention et de pensée qui se rapportent toutes les deux à la femme aimée. Il se propose de fouiller les châteaux de la Touraine à pied afin de retrouver la belle inconnue. Au cours de son voyage, il découvre une vallée charmante; il a le pressentiment que la femme qu'il cherche est le lys de cette vallée. "Elle demeurait là, mon cœur ne me trompait point. . . . Le premier castel que je vis au penchant d'une lande était son habitation."⁹ Dès lors son désir ne lui inspire plus qu'une idée, une idée fixe qui est de s'introduire à Clochegourde afin de vivre le plus près possible d'Henriette et de gagner son amour. Quand il la revoit, il ne se lasse de promener sur elle des regards voluptueux. "Mon regard se régalaient en glissant sur la belle parleuse, il pressait sa taille, baisait ses pieds, et se jouait dans les boucles de sa chevelure. Cependant, j'étais en proie à une terreur que comprendront ceux qui, dans leur vie, ont éprouvé les joies illimitées d'une passion vraie. J'avais peur qu'elle ne me surprît les yeux attachés à la place de ses épaules que j'avais si ardemment embrassées."¹⁰ Désormais il va essayer de faire tout son possible pour connaître l'heure du plaisir et achever la pomme délicieuse qu'il avait déjà mordue. Il s'efforce de flatter le mari et feint de s'intéresser à ses terres. Déjà on voit apparaître une certaine force d'idéalisation. Toute une

⁹Ibid., p. 30.

¹⁰Ibid., p. 42.

nuit Félix, demeure sur la rive de l'Indre, les yeux éperdument fixés sur le château où brille une lumière. "Pendant cette nuit où cette fleur sidérale m'éclaira la vie, je lui fiançai mon âme avec la foi du pauvre chevalier Castillan."¹¹ Ainsi la passion sensuelle se mêle-t-elle déjà d'éléments chevaleresques. Elle ne vit plus seulement de l'ambition de satisfaire un désir. Bientôt, ce désir va faire place à un sentiment, à un amour pur. Cette femme à laquelle il n'est lié jusqu'ici que par une volupté fugitive et par l'espoir de voluptés plus grandes, il va la sentir attachée à lui par d'autres liens. Il naîtra entre les deux âmes une sympathie issue d'une communauté de souffrances. Ils apprennent qu'ils ont eu tous les deux une jeunesse solitaire et malheureuse. Mariée au comte de Mortsauf, homme demi-fou, violent et intraitable, Henriette n'a pas connu jusqu'ici le bonheur. Sous un dehors affable, elle cache un cœur meurtri. Sa tante seule l'aime vraiment. "Nous avons eu la même enfance, dit elle, en me montrant un visage où reluisait l'auréole des martyrs."¹² Félix, bien qu'il ne soit qu'un invité dans la famille, tombe aussi sous le despotisme du comte. "Mes souffrances me firent deviner celles de Mme. de Mortsauf. Nous commençâmes à changer des regards d'intelligence, mes larmes coulaient quelquefois

¹¹Ibid.

¹²Ibid., p. 90.

quand elle retenait les siennes. La comtesse et moi, nous éprouvâmes ainsi par la douleur."¹³

Puis d'autres sentiments rapprochent ces deux êtres, spiritualisant leur amour. Félix, pour rester auprès de sa bien aimée, tient compagnie au comte et fait avec lui d'interminables parties de tric-trac. Devenu bientôt plus fort que son partenaire, il s'arrange pour faire jeu égal, perdant au début et gagnant à la fin. Ainsi le comte peut-il attribuer sa défaillance finale à la fatigue. Dès lors, Félix sera uni à la comtesse par de nouveaux liens, ceux de la reconnaissance. "Elle s'aperçut de mon manège . . . la comtesse me jeta l'un de ces remerciements muets qui luisent un coeur jeune. Depuis cette bienheureuse soirée, elle me regarda toujours en parlant."¹⁴ Ne pouvant plus cacher son secret, il lui avoue son amour, mais Henriette ne peut l'accepter. Elle se déclare attachée à son mari et "enivrée de maternité."¹⁵ Elle attend de Félix une amitié constante; elle espère trouver en lui un ami "qui ne fut pas un juge, un coeur où elle pouvait épancher ses douleurs quand celui-ci surabondait."¹⁶

Félix accepte le pacte: "aimer sans espoir est encore un bon-

¹³Ibid., p. 76.

¹⁴Ibid., p. 82.

¹⁵Ibid.

¹⁶Ibid., p. 100.

hour. . . . J'accepte le contrat qui doit se résoudre en souffrances pour moi. Je me donne à vous sans arrière pensée et serai ce que vous voudrez que je sois. . . . A vous l'amour le plus pur qui aura brillé sur cette terre."¹⁷ Félix avouera plus tard "je n'avais d'autre ambition que celle d'aimer Henriette mieux que Pétrarque n'aimait Laure."¹⁸ Ce sera un amour sans espoir. Ce renoncement cruel est le signe que la mystique a envahi l'amour. "Semblable au prêtre qui par un seul pas s'est avancé vers une nouvelle vie, Félix s'était consacré, voué."¹⁹ Dès lors il aime avec un dévouement complet. "Je me consumerai dans la flamme et vous aimerai d'un amour purifié," a-t-il promis.²⁰

On se demande comment une affection sensuelle peut se transformer jusqu'à devenir purement spirituelle. D'après Balzac, l'amour passion se purifie soit par l'action extérieure et le travail, soit par la pensée, soit enfin par la religion.²¹ Voyons comment la purification est possible par l'action. Le passionné a une telle surabondance de forces qu'il se livre aisément aux excès si rien ne le

¹⁷Ibid., p. 102.

¹⁸Ibid.

¹⁹Ibid., p. 104.

²⁰Ibid.

²¹Ferguson, p. 234.

contient ni ne le discipline. Dans l'oisiveté, la passion peut atteindre à un degré d'exaspération qui interdit toute maîtrise de soi. Les grands passionnés doivent se soumettre à une règle qui ordonne leur mouvement tumultueux et les contraint à une bienfaisante monotonie. Il n'y a rien de plus sain qu'une occupation régulière; les désirs sont alors vaincus "le travail, la coutume l'a raidi et endurci; il n'est plus disposé à frémir et à vibrer sous la touche émouvante du désir."²² De cette purification, nous trouvons un bel exemple dans Le Lys dans la Vallée. Comme le temps des vendanges est arrivé, Félix décide d'aller aux vignes avec les enfants accompagnés de leur mère; ils rivalisent tous d'ardeur, et Félix vient naïvement, lui aussi, se faire compliment pour sa belle récolte. La passion de nouveau le tourmente, mais il se remet au travail:

"Puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange avec une application corporelle, silencieuse et soutenue, par une marche lente et mesurée qui laissa mon âme libre. Je goûtai l'ineffable plaisir d'un travail extérieur qui voiture la vie en réglant le cours de la passion, bien près, sans ce mouvement mécanique, de tout incendier. Je sus

²²Ibid., p. 236.

combien le labeur uniforme contient de sagesse, et je compris les règles monastiques."²³ Le travail voiture la vie, il plie le corps et l'esprit à une discipline rigoureuse qui réprime les caprices de la passion. Il dompte alors les forces primitives et instinctives, et l'âme devient libre d'aimer à son gré.

L'amour peut se purifier aussi par le beau spectacle de la nature. La vallée qui change avec les saisons, paraît avoir une âme. Quand Félix la découvre avec émotion, il en fait aussitôt le paradis où vit celle qu'il aime. "Elle demeurait là, mon coeur ne me trompait point. . . . Si vous voulez voir la nature belle et vierge comme une fiancée, allez là par un jour de printemps; si vous voulez calmer les plaies saignantes de votre coeur, revenez-y par les derniers jours de l'automne; au printemps, l'amour y bat des ailes à plein ciel; en automne, on y songe à ceux qui ne sont plus."²⁴ Balzac voit un lien entre le sentiment et la nature, leurs mystérieuses correspondances; et voici des pages qui expriment nettement l'action purificatrice d'une belle nature. "En harmonie avec cette vie reposée et sans autres émotions que celles données par la famille, ces

²³Balzac, Le Lys dans la Vallée, p. 105.

²⁴Ibid., p. 30.

lieux communiquaient à l'âme leur sérénité. Si je l'avais rencontrée là pour la première fois, entre le comte et ses deux enfants, au lieu de la trouver splendide dans sa robe de bal, je ne lui aurais pas ravi ce délirant baiser dont j'eus alors des remords en croyant qu'il détruirait l'avenir de mon amour."²⁵

Nos sentiments sont la meilleure matière de nos pensées; les hommes ne cessent de méditer là-dessus, de grossir leur amour de tout ce qui peut s'y rapporter. La pensée élève, éclaire et embellit l'affection. Le sentiment n'a plus d'autre objet que lui-même, il se travaille, il se polit, il s'affine et cela précisément grâce à la pensée, à cette pensée, qui non contente de comprendre les effets veut saisir les causes.²⁶

L'amant pense et crée son sentiment, en voulant s'élever de l'effet à la cause. Cette ascension entraîne une purification; car l'amant, du fait qu'il réfléchit sur la cause de son amour, est conduit à certaines observations qui vont changer la nature de cet amour. Tout d'abord entraîné par le désir, l'amant veut inspirer à tout prix l'amour, il veut que la femme aimée lui appartienne, et il serait assez disposé à employer la force. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir que tout recours à la force va contre son but, toute violence, tout désir de domination est une offense à l'amour. Ain-

²⁵Ibid., p. 47.

²⁶Ferguson, p. 241.

si pour le progrès de son amour même, doit-il souhaiter une liberté toujours plus grande chez l'être aimé. Il veut plaire parce qu'il a placé très haut l'être aimé, il lui faut se dépasser, s'élever au dessus de lui-même pour l'atteindre. Aussi Félix doit-il vouloir une spiritualité de plus en plus haute. Si tout son être désire la possession, il n'en sait pas moins avec certitude que cette femme céleste se diminuerait en se donnant. Elle ne serait plus le lys qui remplit la vallée du parfum de ses vertus, mais une femme semblable aux autres; une femme passionnée qui ne sait rien refuser à l'amour. Son idole sera ternie, car l'amour a besoin de l'honneur. Aussi, quand Henriette connaîtra la liaison de Félix et d'Arabelle, s'écriera-t-elle: "La Marquise Dudley m'a sauvée, à elle les souillures je ne les lui envie point. A moi le glorieux amour des anges."²⁷ L'une est pour Félix "la maîtresse du corps" et l'autre est "l'épouse de l'âme." L'amour chez Félix tend donc à devenir platonique: travail, beauté, réflexion, tout concourt à le purifier. Félix explique lui-même la cause de cet amour. "Si vous me demandez pourquoi, jeune et plein de fougueux vœux, je demeurai dans les abusives croyances de l'amour platonique, je vous avouerai que je n'étais pas assez homme encore pour tourmenter cette femme, toujours

²⁷ Balzac, Le Lys dans la Vallée, p. 294.

en crainte de quelque catastrophe chez ses enfants; toujours attendant un éclat, une orageuse variation d'humeur chez son mari."²⁸

Mais l'amour de Félix ne peut atteindre à la hauteur sublime de celui de Mme. de Mortsauf. Il l'avoue lui-même: "Son sentiment était trop pure, elle me versait des lueurs incessantes et incorruptibles de ce divin amour qui ne satisfait que l'âme. . . . Elle montait à des hauteurs où les ailes diaprées de l'amour qui me fit dévorer ses épaules ne pouvaient me porter; pour arriver près d'elle, un homme devait avoir acquis les ailes blanches de séraphin."²⁹

L'amour peut être aussi purifié par la religion. Balzac n'a pas longuement analysé le progrès de la vie psychique chez Henriette comme il l'a fait à l'égard de Félix. Il ne fait que la suggérer au cours de l'histoire pour la révéler à la fin du livre. Pas plus que sa famille, nous ne nous doutons pas de la profondeur de cette vie intérieure chez Mme. de Mortsauf. Même Félix ne la connaît à fond seulement que dans la lettre posthume de Henriette. Elle avoue alors: "J'ai eu une amitié vive que personne, pas même celui qui en fut l'objet n'a connu en entier."³⁰ Dans cette lettre, Balzac a bien

²⁸Ibid., p. 121.

²⁹Ibid.

³⁰Ibid., p. 364.

fait voir toute la vie d'un coeur qui a dû passer "par un creuset rouge avant d'arriver saint et parfait dans les sphères supérieures." Comme Séraphita, Henriette est tentée par les démons du désir. Son amour doit subir la purification générale qu'a subi l'amour de Félix. Elle aussi a besoin de régulariser la souffrance par un mouvement physique. Elle lui explique que c'est pourquoi elle s'est imposée le long ouvrage qu'est la tapisserie. La beauté de sa vallée a eu son influence bénissante et adoucissante sur elle, comme sur Félix. Elle aussi a épuré son amour en pensant à tout propos à l'objet de cet amour, en souhaitant son bonheur, en tout sacrifiant pour son bien. Chez elle, comme chez lui, l'amour est devenu selon toute apparence un amour idéal, platonique. C'est Balzac qui dit "Si jamais deux âmes s'éteignirent avec plus d'ardeur, jamais le corps ne fut plus intrépidement ni plus victorieusement dompté."³¹ Mais à quel prix pour Henriette! Elle meurt de son amour. Cette femme noble avoue avec ses dernières paroles que ces baisers de Félix ont "dominé ma vie, ils ont sillonné mon âme."³²

On se demande par quelle force supérieure elle a pu dompter ses désirs. Pour elle, la religion seule la soutient dans sa lutte. Elle résiste à toute tentation parce qu'elle tire toutes ses forces de sa vie intérieure où elle est soutenue par la main de Dieu. Mais

³¹Ferguson, p. 364.

³²Balzac, Le Lys dans la Vallée, p. 366.

elle n'y réussit pas sans se soumettre, elle aussi bien que Félix, a une probation mystique. Car l'amour d'Henriette était comme un égoïsme; elle dit de cet amour qu'il était constamment mêlé de repentantes méditations et de crainte expiatoire. "Ma vie était une continuelle douleur que j'aimais." Ainsi parce qu'elle sent qu'elle est "moins mère, moins honnête femme" à cause de son amour coupable, le remords s'est logé dans son coeur; et craignant de manquer à ses obligations, elle a constamment voulu les outrepasser. "Pour ne pas faillir, j'ai donc mis Madeleine entre vous et moi, et je vous ai destiné l'un à l'autre, en élevant ainsi des barrières entre nous deux. Barrières impuissantes! . . . Je ne vous cédaï pas à ma fille sans combats."³³ Quand Mme. de Mortsauf saura l'amour de Félix pour Arabelle, elle se rendra compte qu'elle aime Félix plus qu'elle ne croyait l'aimer. Jusqu'ici elle a pu prier, mais maintenant la prière est sans action sur son âme. Elle voit dans la mort le seul dénouement possible de cette tragédie. Balzac nous a suggéré dans les pages de cette lettre toute la purification d'un amour passion par la religion, une purification qui se termine seulement au moment de la mort.

³³Ibid.

Henriette qui a voulu garder près d'elle "par égoïsme" son amant Félix, cherche à expier sa faute en redoublant de prières, de dévouements et de soins auprès de son mari et ses enfants. "J'acceptai courageusement une vie de souffrances pour ne pas vous perdre. . . . J'ai regardé les tourments que m'infligeait M. de Mortsauf comme des expiations, et je les endurais avec orgueil pour résister à mes penchants coupables."³⁴

Il est vrai que Mme. de Mortsauf grondera finalement la révolte de la chair. La voix de la chair longtemps étouffée, se réveillera et parlera terriblement haut. Déjà en sachant Félix épris d'Arabelle, elle s'est demandée si elle ne s'est pas trompée, si son sacrifice n'est point le fait d'une illusion. Bouleversée par l'abandon de Félix, elle a été prise de doute affreux. "Saisie par ce grandiose, soupçonnant que le bonheur devait justifier cette immolation, entendant elle-même les cris de la chair révoltée, elle demeura stupide en face de sa vie manquée. Elle eut un moment de doute horrible; elle se révélera grande et sainte, portant haut la tête".³⁵ Ces doutes viennent de nouveau l'assaillir au moment de son agonie avec une violence inouïe.

³⁴Ibid., p. 365.

³⁵Ibid., p. 280.

Dans la mort de Mme. de Mortsauf, nous voyons une lutte entre la matière et l'esprit. Henriette cédera, ne fut-ce qu'un instant, aux cris de la matière, puis d'un accent émouvant: "Vivre! dit-elle. . . . Tout a été mensonge dans ma vie. Est-il possible que je moure, moi qui n'ai pas vécu, moi qui ne suis jamais allée chercher quelqu'un dans une lande. . . . Je veux être aimée, je ferai des folies comme Lady Dudley. . . ." ³⁶ Mais finalement le calme reviendra et elle triomphera de la tentation. Chez Mme. de Mortsauf, la vie intérieure l'emporte enfin sur la vie extérieure. La volonté mystique poursuit son but, franchissant toutes les barrières de la chair pour arriver au domaine du divin. "J'arrive au lieu du repos, dit Mme. de Mortsauf mourante, immolée au devoir." Cette mystique de la volonté est si forte chez Henriette qu'elle ne gouverne pas seulement sa propre vie, elle se répandit à flots sur Félix au point qu'il obéit à tous ses vœux. Sa conscience est contagieuse. Félix dit plus tard à Henriette, "Apprenez que tout ce que je puis avoir de grand en moi vient de vous. Ne savez-vous donc pas que je suis votre ouvrage?" ³⁷

³⁶Ibid., p. 345.

³⁷Ibid., p. 354.

En conclusion, on peut dire que l'amour a une force bienfaisante sur Félix qui l'arrache à la médiocrité de la vie et en fait sa grandeur. Au contraire, Mme. de Mortsauf, âme trop pure et trop sincère, ressent au début les bons effets de cet attachement, mais succombe finalement sous l'effet de cet amour qu'elle considère même comme indigne de Dieu. Dans sa dernière lettre à Félix, Mme. de Mortsauf a dit: "Le dévouement, l'amour, la grandeur sont de belles choses, votre vie peut être brûlée par ces beaux feux, mais il faut savoir qu'ils consomment presque toujours en vain. Si vous voulez un jour la fortune, le succès, ne vous engagez pas dans le jeu des passions, même les plus belles, ne vous donnez à rien, le succès parmi les hommes appartient au coeur sec."³⁸

³⁸Ibid., p. 187.

L'amour paternel dans Le Père Goriot

Dans Le Père Goriot nous avons le drame tragique de l'amour-obsession d'un père pour ses deux filles. La passion devient ici une force directrice dont les ravages sont épouvantables. L'amour paternel est une vertu, mais poussé à l'excès, il devient un vice, un défaut qui finit par détruire l'être qu'il envahit.³⁹

Goriot n'est pas victime des circonstances et du milieu comme dans le cas de Mme. de Mortsauf, mais il représente simplement une humble nature d'homme, un esprit faible qui vit doucement et que l'ingratitude, l'égoïsme de ses filles plonge dans la souffrance et la désolation. Mais son malheur est aussi en partie de sa faute, parce qu'il se laisse délibérément envahi par "l'idée fixe" qui est de trop aimer ses filles. Goriot, être simple, médiocrement doué, à qui l'élégance et la beauté de ses filles imposent un ravissement sans borne, est capable de renoncer à tout pour leur procurer le bonheur. Enrichi par le commerce des pâtes alimentaires, il dôte richement ses filles et ne réserve qu'une petite portion de sa fortune pour ses besoins personnels. Trop dépensières, ses filles manquent toujours d'argent et Goriot doit vendre tout ce qu'il possède pour leur

³⁹Ferguson, p. 280.

tirer de l'embarras financier. "Ses diamants, sa tabatière d'or, sa chaîne, ses bijoux, disparurent un à un. Il avait quitté l'habit bleu-barbeau, tout son costume cossu, pour porter, été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un gilet en poil de chèvre, et un pantalon gris en cuir de laine."⁴⁰ Sa physionomie change aussi à cause de ses soucis d'argent. "Il devient progressivement maigre; ses mollets tombèrent; sa figure, bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois, se rida démesurément; son front se plissa, sa mâchoire se dessina. . . . (Il) semblait être un septuagénaire hébété, vacillant, blafard."⁴¹

Loin de les renoncer, Goriot dit "Ma vie est dans mes filles. Si elles s'amuse, si elles sont heureuses, bravement mises, si elles marchent sur des tapis, qu'importe de quel drap je sois vêtu, et comment est l'endroit où je me couche? Je n'ai point froid si elles ont chaud, je ne m'ennuie jamais si elles rient."⁴² Goriot essaie de justifier sa faiblesse en disant "Chacun a sa façon d'aimer, la mienne ne fait de mal à personne, pourquoi le monde s'occupe-t-il de moi?"⁴³

⁴⁰Honore de Balzac, Le Père Goriot, (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), p. 38.

⁴¹Ibid.

⁴²Ibid., p. 150.

⁴³Ibid., p. 100.

Goriot sait que ses filles sont des mondaines vicieuses, mais il excuse toutes leurs fautes. En sa qualité de bourgeois, ce père respecte le mariage; mais comme la baronne de Nucingen est malheureuse en ménage, il trouve tout naturel de voir sa fille aimée par le jeune Rastignac, son ami et protecteur. Il vend son dernier couvert en argent pour louer un appartement privé pour le nouveau amant de Delphine. Le pauvre Goriot se prive de tout pour ses filles. Sa chambre est si dénudée que Rastignac ressent de la pitié pour le bonhomme. "Eugène ne fut pas maître d'un mouvement de stupéfaction en voyant le bouge où vivait le père, après avoir admiré la toilette de la fille. La fenêtre était sans rideaux; le papier de teinture collé sur les murailles s'en détachait en plusieurs endroits par l'effet de l'humidité . . . Le bonhomme gisait sur un mauvais lit, n'avait qu'une maigre couverture et un couvre-pied ouaté fait avec les bons morceaux des vieilles robes de madame Vauquer. Le carreau était humide et plein de poussière. . . . L'aspect de cette chambre donnait froid et serrait le coeur, elle ressemblait au plus triste logement d'une prison."⁴⁴ Ce pauvre logis offre un si grand contraste avec l'hôtel luxueux de ses deux filles qu'on a de la peine à croire que ses filles puissent le laisser vivre dans un tel taudis. Même Eugène,

⁴⁴Ibid., p. 148-9.

qui lui est totalement étranger, le prit en pitié: "Le pauvre homme, il y a de quoi toucher les coeurs de marbre."⁴⁵

En approuvant la liaison de sa fille avec Eugène, Goriot espère par là être plus près de sa fille. C'est un prétexte qui lui permettra de voir sa fille plus souvent. Il veut la voir heureuse en lui racontant mille détails sur Rastignac et essayant de combler ses moindres désirs. "J'irai, je viendrai comme un bon esprit qui est partout et qu'on sait être là sans le savoir."⁴⁶ Désormais le pauvre se sent touché par les bonnes paroles et les caresses de Delphine, mais il ne sait pas que ces caresses feintes ne sont qu'un prélude pour lui extraire encore plus d'argent.

L'amour de Goriot pour ses deux filles va plus loin que l'amour paternel; il y a quelque chose de sublime quand il parle d'elles. "Un père est avec ses enfants comme Dieu est avec nous, il va jusqu'au fond des coeurs et juge les intentions. . . . Si j'avais vécu chez elles . . . rien que d'entendre leurs voix, de les savoir là, de les voir aller, sortir comme quand je les avais chez moi, ça m'est fait cabrioler le coeur."⁴⁷

⁴⁵Ibid., p. 153.

⁴⁶Ibid., p. 125.

⁴⁷Ibid., p. 136.

Quand Rastignac revient de chez Delphine, il rend visite au vieillard et lui raconte tout ce qui s'est passé chez sa fille. Le pauvre père lui serre la main chaleureusement et tout ému, il l'écoute "comme s'il eût entendu la parole de Dieu."⁴⁸ Quand Goriot apprend que M. de Marsay maltraite sa fille, il a envie d'aller lui tordre le cou. Il aime tellement sa fille qu'il se propose d'aller cirer les bottes et faire la commission à celui qui peut la rendre heureuse.

Goriot vit dans un monde à part du reste, occupé seulement de ses filles. Il est indifférent à tout ce qui se passe autour de lui. Bien qu'il vive dans la pension Vauquer, il ne connaît rien aux drames qui s'y déroulent. L'arrestation de Vautrin qui bouleverse la vie de tous les autres pensionnaires, l'angoisse de Mme. Vauquer de perdre tout son monde, le bonheur de Victorine ne le touchent point. Il s'intéresse seulement à Rastignac parce que sa fille l'aime et Rastignac peut le rapprocher d'elle. Son amour paternel est si grand que "rien ne l'épuise, ni les froissements, ni les blessures, ni l'injustice."⁴⁹

⁴⁸Ibid., p. 149.

⁴⁹Ibid., p. 189.

Bien qu'on soit choqué par son incrédulité, Goriot apparaît comme un martyr, un homme ruiné par une passion généreuse et meurtrière. Cette passion domine toute sa vie et le rend aveugle sur toutes les injustices. Il y a aussi quelque chose de fanatique dans l'amour paternel de Goriot. Il se sent les larmes aux yeux quand Delphine lui saute au cou et lui caresse les joues. "Mon pauvre coeur se brise" dit le vieux père en serrant sa fille d'une étreinte sauvage et délirante. Un jour il va souper chez sa fille et la traite comme un amant plutôt qu'un père: "Il se couchait aux pieds de sa fille pour les baiser; il la regardait longtemps dans les yeux; il frottait sa tête contre sa robe; enfin il faisait des folies comme en aurait fait l'amant le plus jeune et le plus tendre."⁵⁰ Rastignac, lui-même, constate que l'amour du père est plus profond que le sien. "Eugène ne pouvait pas se dissimuler que l'amour du père qu'aucun intérêt personnel n'entâchait, écrasait le sien par sa persistance et par son étendue. L'idole était toujours pure et belle pour le père, et son adoration s'accroissait de tout le passé comme de l'avenir."⁵¹

⁵⁰Ibid., p. 239.

⁵¹Ibid., p. 240.

Goriot, aveuglé par la moindre marque de tendresse, veut dépenser tout l'argent qui lui reste pour acheter le bonheur à sa fille; mais loin d'être reconnaissante, Delphine lui reproche durement sa faiblesse: "Si je suis dans un abîme, il y a peut-être de votre faute, dit Delphine. Nous avons si peu de raison quand nous nous marions! Connaissions-nous le monde, les affaires, les hommes, les mœurs. Les pères devraient penser pour nous."⁵² Cette remarque est méchante, mais elle n'est pas tout à fait fautive du point de vue de Delphine. Goriot a abdiqué son autorité de père; sa facilité à pardonner les fautes de ses enfants est une sorte d'indulgence envers lui-même qui a des effets désastreux. Sur son lit de mort, il se demande encore que vont devenir ses filles quand il ne sera plus là pour les protéger et sécher leur larme. "Venez, venez vous plaindre ici! Mon cœur est grand, il peut tout recevoir. Je voudrais prendre vos peines, souffrir pour vous."⁵³

Nous sentons que la vie du père Goriot est une tragédie de proportion héroïque. Il se distingue du commun des hommes par le caractère absolu de sa passion. "Il ne discute pas, il ne juge pas, il

⁵²Ibid., p. 254.

⁵³Ibid., p. 240.

aime." Il apparaît dans sa misère et sa détresse plein de pitié et de grandeur, car il représente la "paternité."

Cependant, Coriot montre un penchant immoral sinon blasphémateur. Pour épargner une larme à ses filles, il dit "qu'il vendrait le père, le fils et le Saint Esprit." Cette déclaration nous frappe encore plus lorsqu'on pense que le vieillard est très pieux. A un moment donné, il raconte avec révérence "Quand j'ai été père, j'ai compris Dieu. . . . Seulement j'aime mieux mes filles que Dieu n'aime le monde, parce que le monde n'est pas si beau que Dieu, et que mes filles sont plus belles que moi."⁵⁴

Nous avons donc vu que la passion de Coriot est plus qu'une faiblesse, elle devient un vice, une passion dégénératrice. Coriot concentre toute son énergie sur un objet unique, et en dehors de son amour paternel, il paraît dépourvu de tout autre sentiment. Vautrin a raison quand il dit "Ces gens-là chaussent une idée et n'en démordent pas. Ils n'ont soif que d'une certaine eau prise à une certaine fontaine, et souvent croupie; pour en boire, ils vendraient leur âme au diable."⁵⁵ Ce qui rend l'histoire plus écoeurante c'est que le pauvre fait tout pour ses filles et ne reçoit que

⁵⁴Ibid., p. 151.

⁵⁵Ibid., p. 58.

de mauvais traitements en retour. Il meurt comme un chien! Ni Delphine, ni Anastasie ne viennent le soigner durant sa maladie. Elles peuvent aller au bal et s'amuser jusqu'au matin, mais elles n'ont pas le temps pour aller voir le mourant. Goriot, sur son lit de mort, appelle en vain ses filles. "Mes filles, mes filles . . . je veux les voir. Oh! les voir, les entendre, n'importe ce qu'elles me diront, pourvu que j'entende leur voix, ça calmera mes douleurs."⁵⁶ Il se rend compte alors de leur mauvais coeur et regrette amèrement de leur avoir tout donné avant sa mort. "Ah, si j'étais riche, si j'avais gardé ma fortune, si je ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me lécheraient les joues de leurs baisers. . . . L'argent donne tout, même des filles. . . . Si j'avais des trésors à laisser, elles me panseraient, elles me soigneraient; je les entendrai, je les verrai."⁵⁷

Mais que lui importe l'ingratitude de ses enfants, l'indifférence qu'elles lui témoignent! Il veut les voir, rassasier ses yeux de leur image, les emporter dans la tombe, s'effacer soi-même dans l'oubli de la mort comme il avait fait pendant les années de

⁵⁶Ibid., p. 291.

⁵⁷Ibid., p. 289.

son humble existence. Il se rend compte enfin que toutes les humiliations endurées ne sont dues qu'à sa fiction paternelle. Juste avant sa mort, Goriot s'aperçoit qu'il a commis un "crime", qu'il est responsable du mauvais caractère de ses filles, car il les a trop gâtées. Il reconnaît enfin qu'il est le seul coupable de ce drame, mais "coupable par amour."

C'est Goriot lui-même qui juge cet amour trop passionné qu'il porte à ses filles quand il dit au moment de mourir: "J'ai bien expié le péché de les trop aimer. . . . Je les aimais tant que j'y suis retourné comme un joueur au jeu. Mes filles, c'était mon vice à moi; elles étaient mes maîtresses, enfin tout!"⁵⁸

Nous voyons ici que la passion dévorante de Goriot est une sorte de folie qui le détruit, mais il y a en même temps quelque chose de prodigieux, admirable et sublime. Ce portrait du pauvre père, mourant, délaissé par ses filles, nous touche profondément. Et Rastignac dans son ardeur de jeunesse admire Goriot en disant, "Il vaut mieux que nous tous."

⁵⁸Ibid., p. 291.

Dans Eugénie Grandet, l'amour de Grandet n'est pas concentré sur une personne en particulier, mais sur un objet: l'or. Cette passion pour l'argent devient alors comme une idée fixe. Elle ressemble à un cancer qui ronge et détruit tout autour de lui. Grandet concentre toute sa force et son énergie pour ramasser le plus d'argent possible, de là sa famille doit vivre dans la plus stricte économie. De peur que sa femme et sa servante ne dépensent trop, il distribue chaque jour lui-même le pain et les denrées nécessaires à la consommation journalière. Il ne permet qu'on allume le feu dans la cheminée que pendant les mois les plus froids de l'hiver. Autrement une chauffette entretenue avec la braise provenant du feu de la cuisine aide Mme. Grandet et Eugénie à passer les soirées les plus fraîches des mois d'avril et d'octobre. Pour économiser la chandelle, tout le monde doit se coucher de bonne heure. "Si Eugénie voulait broder une collerette à sa mère, elle était forcée de prendre sur ses heures de sommeil en trompant son père pour avoir de la lumière."⁵⁹ Il ne dépense que ce qui est strictement nécessaire. "M. Grandet n'achetait jamais ni viande ni pain. Ses fermiers lui apportaient par semaine une provision suffisante de chapons, de poulets, d'oeufs, de beurre et de blé de rente. . . . Son bois de chauffage était coupé

⁵⁹Honoré de Balzac, Eugénie Grandet (Paris: Editions Garnier Frères, 1965), p. 29.

dans ses haies ou pris dans les vieilles truissés à moitié pourries qu'il enlevait au bord de ses champs. . . . Ses seules dépenses connues étaient le pain bénit, la toilette de sa femme, celle de sa fille, et le paiement de leurs chaises à l'église; la lumière, les gages de la Grande Nanon . . . "60 Pour domestique il n'a que la Grande Nanon qu'il a recueillie un jour à sa porte. Depuis ce jour, Nanon a pour Grandet une reconnaissance sans borne. Elle est bonne à tout: elle fait la cuisine, lave le linge, donne à manger aux vendangeurs; elle se lève au jour et se couche tard et défend comme un chien fidèle les biens de Grandet. Bien qu'il soit un des plus riches habitants de Saumur, rien ne distingue sa maison des autres; une de ces maisons pâles, froides, silencieuses dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoque les "cloîtres les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes. . . . La vie et le mouvement y sont si tranquilles qu'un étranger les croirait inhabitées."61 L'intérieur de la maison Grandet offre aussi un spectacle de tristesse et de désolation. Fournie de quelque vieux meubles, la grande salle au rez-de-chaussée sert à la fois d'antichambre, de salon, de cabinet et de salle à manger. Sa nudité, sa morne tristesse et son silence accablant nous donnent bien une idée de l'avarice de Grandet.

60Ibid., p. 17.

61Ibid., p. 5.

Dans la réalité ordinaire, on admet généralement que l'habit ne fait pas le moine, mais il suffit de jeter un coup d'oeil sur les vêtements de Grandet pour savoir qui il est; car le costume est avant tout la projection sur l'extérieur de son être intime, de ses idées, de ses vices et désirs. "Toujours vêtu de la même manière . . . ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir; il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaunes et puces. . . . Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui dureraient vingt mois."⁶²

"Son visage était rond, tanné, marqué de petite vérole; . . . ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au basilic. . . . Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice."⁶³

Les doux sentiments de la vie n'occupent qu'une place secondaire chez Grandet. Sa femme ne sert qu'à lui apporter un dot, et si elle meurt, il aura une bouche de moins à nourrir. Pauvre créature, elle vit humblement en suivant l'ombre de son mari et en obéis-

⁶²Ibid., p. 20.

⁶³Ibid., p. 19.

sant à ses moindres désirs. Elle se révolte seulement une fois dans sa vie devant l'injustice de son mari envers Eugénie; mais de caractère trop faible, elle ne peut pas venir à l'aide de sa fille et on meurt de chagrin. Pour l'avare les questions d'argent ont tout naturellement le pas sur les questions de sentiment; la mort de son frère ne le chagrine point, il regrette seulement qu'il soit assez stupide pour faire faillite. Le malheur de son neveu ne l'émeut guère, il essaie de trouver un moyen de se débarrasser de lui le plus tôt possible pour ne pas avoir une charge de plus à supporter. Charles, en apprenant la mort de son père, ne peut retenir ses sanglots, tandis que Grandet s'inquiète plus de sa ruine et son manque d'argent que des sentiments filiaux du jeune homme. Il se met en colère contre sa femme et sa fille parce qu'elles ont donné au jeune homme trop de sucre pour son café. On voit à quel point l'argent le préoccupe quand il s'exclame: "Mais ce jeune homme n'est bon à rien, il s'occupe plus des morts que de l'argent."⁶⁴

Jusqu'ici sa fille supporte toutes ses injustices et ses avarices, mais cette remarque insensible la choque et elle commence à juger son père. On voit naître ici le conflit entre l'avarice de Grandet qui veut tout convoiter et l'amour naissant de sa fille qui

⁶⁴Ibid., p. 109.

veut tout donner. Pour la première fois de sa vie, Grandet a rencontré une volonté pareille à la sienne. L'avarice de Grandet a fait de sa fille une ignorante, ignorante des choses et ignorante du monde. Son exécrable avidité la prive de toute joie, lui interdit d'aimer, de jouir du sentiment spontané qu'éveille en son âme l'apparition de son cousin. Sa bonté la porte à secourir son cousin en détresse en lui offrant son trésor malgré le véritable danger de s'opposer à la rage de l'avare. Réprimandée, maltraitée, elle se défend avec le courage des âmes supérieures qui croient fermement à la justice des bonnes actions et savent assumer toute leur responsabilité.⁶⁵ On voit donc que l'âme dure et terre à terre, l'égoïsme et le vice de Grandet apporte le malheur à sa fille, l'être qu'il aime le plus après son or.

Grandet se détache du groupe comme un être fort, agissant sous l'impulse de son énergie qui le pousse à passer par dessus tous les obstacles et à soumettre à sa force les créatures faibles qu'il rencontre sur son chemin. "La vie est une suite de combinaisons, il faut les étudier, les suivre pour arriver à se maintenir en bonne position."⁶⁶ Les actions de Grandet sont réduites à la dernière

⁶⁵Hélène Altszyler, La Genèse et le Plan des Caractères dans l'Oeuvre de Balzac (Paris: Librairie Félix Alcan, 1928), p. 67.

⁶⁶Balzac, Eugénie Grandet, p. 154.

simplicité. Son avarice lui est tellement innée, elle est si bien unie à sa personne qu'on a de la peine à le nommer humain. Il méprise tout autre que lui. "Imposer autrui, n'est-ce pas faire acte de pouvoir, se donner perpétuellement le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas dévorer?"⁶⁷ L'avarice n'est pas pour lui une jouissance parmi d'autres, ni une satisfaction, ni même une nécessité, elle est tout bonnement la seule raison de son être. Mais son avarice est différente des autres avares. Les avares vulgaires entassent l'argent pour pouvoir le contempler secrètement, et appellent un placement une prodigalité. Grandet, lui, n'est pas un thésauriseur mais un spéculateur; s'il prend plaisir quelquefois au spectacle de sa richesse, son regard est celui accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme. Il aime les écus parce que "ça va, ça vient, ça sue, ça produit."⁶⁸ Il faut se donner de la peine pour les faire produire; "la vie est une affaire," dit-il à sa fille. "Il faut de l'argent pour être heureux."⁶⁹

En cette pensée, se résume la pensée maîtresse d'un esprit

⁶⁷Ibid., p. 125.

⁶⁸Ibid., p. 195.

⁶⁹Ibid., p. 193.

toujours en mouvement, d'un homme de proie toujours impatient d'immoler à son appétit des victimes nouvelles. Grandet met toutes ses facultés dans cet unique dessein, et veille à faire triompher en toute occasion l'instinct conquérant qui l'apparente aux bêtes féroces. Il possède l'agressivité du tigre, la capacité digestive du boa, l'oeil froid et terrible du basilic. Les habitants de Saumur éprouvent pour Grandet un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. "Il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus, puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y englutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement, comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique."⁷⁰ D'une intelligence souple, il sait peser les gens et les choses. Il excelle à jouer l'infériorité et trompe les autres par la comédie de l'ignorance, de la niaiserie et du bégaiement. ". . . le bonhomme bégayait d'une manière fatigante aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une discussion. Ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique attribués à un défaut d'éducation étaient affectés. . . . Il méditait longuement les moindres marchés."⁷¹ D'une imagina-

⁷⁰Ibid., p. 15.

⁷¹Ibid., p. 18.

tion très agile, il est capable d'élaborer sans cesse des combinaisons inédites pour obtenir un meilleur rendement des terres ou pour faire fructifier un capital. "Grandet employait la moitié de ses nuits aux calculs préliminaires qui donnaient à ses vues, à ses observations, à ses plans, leur étonnante justesse et leur assuraient cette constante réussite de laquelle s'émerveillaient les Saumurois."⁷² Grandet connaît sa force et il en jouit. "Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avarés, un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes, de leur gagner légalement leurs écus."⁷³ La pâture des avarés se compose d'argent et de dédain. La possession de l'or est un aliment pour son orgueil. Comme Gobseck, Grandet éprouve un sentiment de vanité à sentir toute une société réduite à sa merci: "Il avait ourdi une trame pour se moquer des Parisiens . . . pour s'amuser d'eux."⁷⁴ Homme patient, Grandet est capable d'attendre s'il ne voit dans l'immédiat aucune opération à entreprendre. La vie de l'avare est "un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la personnalité."⁷⁵ Il ne s'appuie que sur deux sentiments: l'amour-propre et l'intérêt. Il devient alors

⁷²Ibid., p. 124.

⁷³Ibid., p. 125.

⁷⁴Ibid.

⁷⁵Ibid., p. 124.

un Harpagon dont nul n'a envie de rire. Sa dernière parole à Eugénie: "Aie bien soin de tout, tu me rendras compte de ça là-bas,"⁷⁶ prend un accent tragique dans la bouche d'un homme qui est demeuré parfaitement étranger pendant toute sa vie aux perspectives d'une vie éternelle.

"Mais le triomphe de Grandet est transitoire et périssable. Aussi le calcul de l'avare est-il, en définitive, un mauvais calcul. Grandet a gagné sur les fonds d'Etat un argent qu'il n'emportera pas dans la tombe et il a méconnu que 'nous sommes tous actionnaires dans la grande entreprise de l'éternité.'"⁷⁷

Par opposition au Père Goriot, Grandet nous apparaît comme un homme de caractère fort. Il est puissant dans son instinct vorace et vital d'accumuler. Sa passion est apparemment constructive, mais ce n'est qu'en apparence. Comme un fanatique, Grandet rassemble des terres, amasse et laisse une sorte d'empire, mais autour de lui, les vies laminées par son terrible pouvoir ont été étouffées et anéanties. Il laisse des biens, des choses, des chiffons de papier, des pièces d'or; son idée fixe a laissé des oeufs partout; mais ce grouillement de richesses pullule sur un désert. Sa femme, sa fille

⁷⁶Ibid., p. 224.

⁷⁷Pierre-Georges Castex, Introduction à Eugénie Grandet, op. cit., p. Lxiii.

qu'il aime sont mortes dépouillées de leur vie, assoiffées sous les vents brûlants de son avarice, si bien séchées qu'après la mort de Grandet, Eugénie n'a plus la force pour inventer une autre vie. Elle chemine solitaire vers la mort, dans les pas mêmes de son père, exsangue, détruite par cette pensée qui lui a tout pris.⁷⁸

⁷⁸ Maurice Bardèche, Une Lecture de Balzac (Paris: Les Sept Couleurs, 1964), p. 27.

Conclusion

Dans Le Cousin Pons, Balzac a dit "un homme sans passion est un monstre, un demi-ange qui n'a pas encore ses ailes mais la passion excessive est une source de trouble, de destruction dans la vie de la société." Selon Balzac, la passion est une force qui agit activement soit pour humaniser, tyranniser ou détruire. Elle peut transformer un individu en un saint, un martyr ou un démon.

Comme nous avons vu dans Le Lys dans la Vallée, l'amour de Félix et de Mme. de Mortsauf ne leur apporte qu'un bonheur éphémère, mais un vrai bonheur. Félix, en aimant pour la première fois, trouve en cette liaison un vrai délice et découvre pour ainsi dire un but dans la vie. En suivant les sages conseils de sa bien aimée, il trouve la voie de sa fortune. Il se sent tout heureux de vivre dans la nature auprès de celle qu'il aime, de partager ses souffrances et de venir à son aide. Il accepte l'arrangement désavantageux sans se plaindre. Mme. de Mortsauf, de son côté, a trouvé aussi dans cette relation un bonheur sans borne. Bien que mariée et mère de deux enfants c'est la première fois qu'elle ait connu les délices et les souffrances de l'amour. Elle découvre en Félix une âme soeur, un confident assidu et un ami sincère qui veut bien partager son mauvais sort sans aucun mot de reproche. Bien que le roman se termine sur une note tragique, nous avons vu que leur amour les a grandis. D'un jeune

garçon indécis et vivant sans but, Félix est devenu "quelqu'un" dans la société avec un avenir bien tracé; tandis que Mme. de Mortsauf meurt heureuse, emportant avec elle, dans la tombe, les meilleurs souvenirs d'un amour sans partage. Tous les deux ont donc bénéficié de cette passion.

Dans Le Père Goriot, au contraire, on voit qu'il a gaspillé sa force en vain. Il se fait martyr pour rien. C'est lui qui est son propre bourreau. Sa passion est légitime, mais elle est trop exagérée et idéalisée. On ressent une vraie pitié pour ce vieillard qui a tout donné dans sa vie et meurt sans avoir un sou pour payer son propre enterrement. Ses filles mêmes le blâment de les avoir trop gâtées. Sa générosité n'est donc pas appréciée par ses bénéficiaires. Il meurt à cause de cet amour trop grand qui dépasse ses limites. Balzac conclut en disant: "des sentiments nobles poussés à l'extrême produisent des résultats semblables à ceux des grands vices."

Grandet de son côté nous choque par son avarice et sa passion de l'argent, mais il nous fascine par l'intensité de cette passion même. Il a choisi un but et de là il s'avance hardiment sans se soucier des opinions des autres. Il sait courber tous ceux qui s'opposent à lui soit par la force, soit par des promesses mielleuses. Il est plein de lucidité quand il a affaire à de l'argent ou à ce qui

peut lui rapporter un profit dans le futur. Mais dans sa course de l'or, il a oublié tout autre sentiment. L'âpreté du bonhomme contraste avec la sainteté de sa femme et la générosité de sa fille. La mort de son frère, la souffrance de son neveu et de sa fille le laissent indifférent. L'argent seul l'intéresse. Comme tous les avares, son plus grand souci est d'amasser le plus que possible. Cet amour excessif pour l'or amène le malheur à tous ceux qui l'entourent. Sa femme meurt de chagrin tandis que sa fille vit malheureuse bien qu'elle soit riche après la mort de son père. Nous voyons donc que l'argent ne profite ni à lui ni à sa famille. Il meurt laissant une fortune énorme mais haï de tout le monde.

Balzac, tout en admirant esthétiquement ces passions intenses qui l'émerveillent par leur force sublime, les voit comme une menace à la paix de la société parce qu'elles manquent de stabilité et d'équilibre. Il semble que pour Balzac, "la passion mène non seulement à la destruction de la vie, mais lorsqu'elle est poussée à son terme et idéalisée, à une sorte de rupture, à un saut dans l'inconnu, dans l'incompréhensible et dans la mort."⁷⁹

⁷⁹Ferguson, p. 26.

Bibliographie

- Abraham, Pierre. Créatures chez Balzac. Paris: Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française, 1931
- Allemand, André. Unité et Structure de l'univers balzacien. Paris: Librairie Plon, 1965.
- Altszyler, Hélène. La Genèse et le Plan des caractères dans l'oeuvre de Balzac. Paris: Librairie Félix Alcan, 1928.
- Arrault, Albert. La Touraine de Balzac. Tours: Arrault et Cie, 1947.
- Balzac, Honoré de. Eugénie Grandet. Paris: Editions Garnier Frères. 1965.
- _____ . Le Lys dans la vallée. Paris: Editions Garnier Frères, 1961
- _____ . Le Père Goriot. Paris: Editions Garnier Frères, 1961
- _____ . Splendeurs et Misères des courtisanes. Paris: Editions Garnier Frères, 1964.
- Bardèche, Maurice. Balzac romancier. Paris: Librairie Plon, 1940.
- _____ . Une Lecture de Balzac. Paris: Les Sept Couleurs, 1964.
- Bertault, Philippe. Balzac. Paris: Hatier, 1962.
- Bouteron, Marcel. Etudes balzaciennes. Paris: Jouve, 1954.
- Emery, Léon. Balzac et sa création. Lyon: Aurdin, 1952.
- Ferguson, Muriel Blackstock. La Volonté dans la Comédie Humaine de Balzac. Paris: Librairie Georges Courville, 1935.
- Hourdin, Georges. Balzac, romancier des passions. Paris: Temps Present, 1950.
- Louis, Paul. Les Types sociaux chez Balzac et Zola. Paris: Les Editions du Monde Moderne, 1925.

- Lukacs, Georg. Balzac et le Réalisme français. Paris: François Maspero, 1967.
- Maurois, André. Prométhée ou la vie de Balzac. Paris: Librairie Hachette, 1965.
- Nykrog, Per. La Pensée de Balzac dans La Comédie Humaine. Copenhague: Scandinavian University Books, 1965.
- Ponceau, Amédée. Paysages et Destins balzaciens. Paris: Editions du Myrte, 1967.
- Wurmser, André. La Comédie inhumaine. Paris: Editions Gallimard, 1964.